Approches psycholinguistique et linguistique du traitement de l'anaphore associative : une revue des questions

A Survey of the Questions Raised in the Psycholinguistic and Linguistic Approaches of Associative Anaphora.

Maryse Bianco et Catherine Schnedecker

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3033>

DOI : 10.4000/praxematique.3033

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1995

Pagination : 105-130

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Maryse Bianco et Catherine Schnedecker, « Approches psycholinguistique et linguistique du traitement de l'anaphore associative : une revue des questions », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 24 | 1995, document 5, mis en ligne le 01 janvier 2015, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/3033> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.3033>

Maryse BIANCO
Université de Grenoble
Catherine SCHNEDECKER
Université de Metz

Approches psycholinguistique et linguistique du traitement de l'anaphore associative : une revue des questions¹

Introduction

A l'instar des contributions de ce numéro, cet article vise à alimenter la problématique de l'anaphore associative, en l'inscrivant notamment dans le cadre bi-disciplinaire de la psycholinguistique et de la linguistique. Pleinement convaincues des bénéfices réels qu'ont à tirer, d'une collaboration effective, l'une et l'autre de ces deux disciplines, nous nous proposons ici de faire état d'un certain nombre de recherches menées en psychologie cognitive, susceptibles à la fois d'apporter des éléments de réponses à des questions linguistiques et des compléments d'information de nature à enrichir les données actuelles.

Afin de situer dans leur paradigme d'origine ces approches, nous commencerons par rappeler les exemples canoniques et les critères définitoires sur lesquels elles se fondent, qui recoupent diverses conceptions de l'anaphore associative discutées actuellement dans les travaux de linguistique. Chemin faisant, nous sérierons les différents

¹ Ce travail s'inscrit dans le projet « L'anaphore et son traitement » Programme Cognisciences, PIR/CNRS, Réseau Cognisciences-Est. Nous tenons à remercier chaleureusement M. Charolles pour son aide et ses remarques critiques ; les erreurs qui subsistent sont bien évidemment les nôtres...

domaines d'application explorés par les psychologues, dont les caractéristiques communes, –en l'occurrence les configurations associatives à source non nominale– viennent en complément des études linguistiques plutôt focalisées sur les segments nominaux².

Dans une seconde partie, nous détaillerons et discuterons les contraintes discursives originales, validées par les protocoles expérimentaux, qui conditionnent notamment l'accessibilité de l'antécédent associatif et les modalités d'ancrage de SN définis apparemment « flottants », c'est à dire sans antécédents déterminés. Nous terminerons par la question centrale des processus inférentiels en proposant une solution alternative aux approches qui opposent traditionnellement l'inférence « en avant » (forward inference) à l'inférence « en arrière » (backward inference).

1. Descriptions psycholinguistiques de configurations de teneur associative

L'anaphore « associative »³ proprement dite, n'a pas fait l'objet d'investigations spécifiques de la part des psychologues. Elle est entrée incidemment dans le domaine de la psycholinguistique par la petite porte de la référence indirecte, sur des bases linguistiques extrêmement normées et une modélisation processuelle très rudimentaire pour se retrouver aussi bien dans les diverses typologies des processus inférentiels que dans des modèles de traitement de discours extrêmement sophistiqués. Ce sont les grandes articulations de cette évolution que nous allons retracer.

1.1. De la référence indirecte indexée par S.E. Haviland & H.H. Clark, H.H. Clark...

Dans la mesure où ils appliquent les maximes de Grice aux modalités suivant lesquelles un locuteur coopératif est censé encoder les

² Voir cependant les travaux de Reichler-Béguelin, 1989, 1993 de Berrendonner, 1989, 1994 et de Fradin, 1984.

³ Pour des raisons de commodité, nous parlerons d'anaphore associative entre guillemets pour désigner les phénomènes décrits par les psycholinguistes et qui, d'un point de vue linguistique, relèvent de ce type de configuration discursive.

informations dans un texte, Haviland & Clark posent que la nature – connue ou inédite – d'une information doit être indiquée par la forme de son expression linguistique. En termes d'assignation de la référence, ce principe incite à « construire un énoncé tel que le récepteur ait un et un seul antécédent direct –le référent visé– pour une information donnée » (1977 : 4). Suivant cette conception textualiste de l'anaphore (Kleiber 1991), qui a été beaucoup controversée depuis⁴, l'absence d'antécédent explicite, qu'elle soit délibérée ou non⁵, sera perçue comme une véritable infraction. D'où l'hypothèse selon laquelle l'interprétation des expressions référentielles, introduisant du « donné/connu/ présupposé » (1977 :12) mais dont la référence n'est pas directement accessible, menace d'être beaucoup plus coûteuse que celle de segments coréférents. Effectivement, les auteurs observent que le temps de lecture de (1a) (référence dite directe) est plus rapide (835ms) que celui de (1b) (référence dite indirecte) (1016ms) :

1. a. Horace got some beer out of the car. *The beer* was warm.
- b. Horace got some picnic supplies out of the car. *The beer* was warm. (1977 : 21)

Le traitement de la référence, qui normalement se déroule en trois temps (*cf. infra* : 3) se trouve bloqué : l'absence d'antécédent explicite oblige le lecteur à un pontage inférentiel (bridging), de façon à connecter le SN anaphorique avec les données sémantiques compatibles disponibles dans le cotexte.

Les relations qui unissent un SN2 associatif avec un SN1 sont de nature exclusivement sémantique. Elles se fondent tantôt sur des bases méronomiques (« référence indirecte par association ») où les rapports de « tout » à « partie » sont classés suivant leur degré de prédictibilité, les parties étant associées au tout par nécessité (2), par probabilité (3) et tantôt sur l' induction (« inducible parts »)(4) :

⁴ Cf. notamment Kleiber, 1991 ; Reichler-Béguelin, 1988, 1989.

⁵ Clark & Haviland échelonnent du reste la gravité des infractions de la maxime d'antécédence (1977 : 32-37) : les anaphores « associatives » relèvent des *Explicit Violations*. Cette optique normativiste est abandonnée, semble-t-il, ultérieurement (*cf. Clark, 1977*).

2. I looked into the room. *The ceiling* was very high./ *The size* was overwhelming. (1977 : 415, ex. 13, 14)
3. I walked into the room. *The window* looked out to the bay. (1977 : 416, ex.16)
4. I walked into the room. *The chandeliers* sparkled brightly. (1977 : 416, ex.19)

Mais elles s'appuient également sur les cas/ actants/ rôles, nécessaires (5) ou optionnels (6), impliqués par certains événements (« référence indirecte 'by characterization' ») :

5. John was murdered yesterday. *The murderer* got away.
6. John dies yesterday. *The murderer* got away./ *The knife* lay nearby.

Ces données sémantiques conditionnent manifestement le processus inférentiel, sans que soit toutefois déterminé précisément l'élément qui déclenche l'inférence et partant le sens dans lequel elle « roule ». En effet, tout en reconnaissant à l'antécédent la faculté d'évoquer –dans une proportion à définir– des entités méronomiques nécessaires mais aussi optionnelles (forward inferences), Clark (1977 : 420) admet l'hypothèse d'un processus rétrograde (backward inference), déclenché par l'anaphorique associatif et qui permettrait de « remonter » à l'antécédent. Il conclut : « les deux types d'inférences se produisent, mais seules les dernières (ie les remontantes) sont totalement déterminées. » (420).

Traduits en termes linguistiques, les cas envisagés par Haviland & Clark combinent la plupart des facteurs définitoires de la conception lexico-stéréotypique de l'anaphore associative, défendue par Kleiber (1993, 1994a, b). Les configurations discursives s'y présentent comme suit : deux segments linguistiques se trouvent en relation, chacun référant à une entité distincte et sémantiquement associée à l'autre, l'entité désignée par l'anaphorique étant inédite dans le cotexte mais présentée sur le mode du connu *via* une expression nominale définie. Cependant, deux aspects distinguent essentiellement les deux approches :

- la catégorie des expressions incriminées tout d'abord, puisque Haviland & Clark limitent les expressions nominales-sources aux *SN définis* alors que la conception lexico-stéréotypique distingue les incidences de la prédétermination indéfinie *vs* définie sur le mode de donation du référent anaphorisé (cf. Kleiber, 1994a) ;

– la définition des liens sémantiques, beaucoup plus lâche chez les psychologues que celle qui circonscrit la conception stéréo-lexicale, puisque ces liens peuvent même être inédits dans le cas des « parties inductibles ».

Avant d'exposer les critiques et contre-propositions psycholinguistiques auxquelles se sont exposés Haviland et Clark, nous soulignerons quelques approximations linguistiques susceptibles de dénaturer, les protocoles expérimentaux.

Certains étiquetages, par exemple, sont d'autant moins opportuns qu'ils nuisent à l'acceptabilité de l'énoncé⁶ : *size*, dans (2), est qualifié de partie alors qu'il s'agit d'une propriété, inapte en tant que telle, à servir de second terme dans une configuration associative.

Il en va de même pour la taxinomie qui, dissociant les parties nécessaires, des probables et des inductibles, rend assez flou le type de relation unissant les entités associées. Par exemple, le lien entre *beer* et *picnic supplies* (ie provisions) de (1b) est éminemment variable selon les cultures et les individus. Partant de là, on peut se demander *ce qu'on évalue en définitive à travers la durée des temps de lecture*. Car de nombreux paramètres peuvent expliquer le coût supplémentaire de traitement nécessité pour (1b).

D'abord la p1 de (1b) compte trois syllabes de plus que la p1 de (1a) et l'occurrence de *supplies* accroît la distance⁷ entre les associés. Ensuite, on peut se demander si les sujets n'ont pas achoppé sur un problème de catégorisation, en devant rattacher *beer* (une boisson) à *picnic supplies*, c'est à dire littéralement aux *provisions* du pique-nique. En conséquence, le choix de *beer* comme entité associée au pique-nique n'est pas des plus judicieux vu son statut ambigu de partie optionnelle aussi bien qu'inductible. Enfin, la mention du SN défini *the car* dans la p1 peut induire un surplus de calculs interprétatifs destinés à saturer ce SN. En effet dans une expérimentation de confirmation menée par les

⁶ Taille déroge à la condition d'alinéation, qui stipule que « le référent d'une anaphore associative doit être présenté ou donné comme aliéné (ie déjà délimité, isolé, ou détaché) par rapport au référent de l'antécédent » (Kleiber, à par. a).

⁷ Matérielle mais aussi structurale : si la structure de la langue anglaise fait de *picnic* un complément adnominal de *supplies*, *picnic* est en moins bonne position pour le recrutement référentiel.

mêmes auteurs⁸, les occurrences définies se révèlent influantes, puisqu'on constate un écart de 246 ms au détriment de (b) dans :

- 1'. a. Horace got some beer out of the car. *The beer* was warm. (835 ms)
 b. Horace got some beer out of the trunk. *The beer* was warm. (1031 ms)

ce qui montre que *the trunk*, en tant que défini *et* partie dissociée de son tout (s'agit-il du coffre de la voiture ?) pose une double difficulté d'interprétation. Or, dans (1b), *car* n'est pas seulement l'endroit où est localisée la bière mais également un « ingrédient » d'une situation comme par exemple « aller en pique-nique », implicite par le contexte et que l'interprétant serait amené à reconstruire⁹ alors que *the car* dans (1a) inciterait à un pontage du type « la voiture qui est là où se trouve Horace ».

Les critiques que l'on trouve dans la littérature psycholinguistique mettent en cause principalement :

- un modèle de la mémoire, uniformisée qui suppose également disponibles et accessibles toutes les informations contextuelles (Yekovich, Walker & Blackman, 1979 : 546)
- la nature « remontante » du processus inférentiel et, donc, les éléments linguistiques censés jouer le rôle de déclencheur.

Ces aspects qui vont être repris et amendés dans les modèles suivants.

1.2. ... aux modèles situationnels de Sanford & Garrod, Yekovich & Walker

Le coût de traitement occasionné par les anaphores sans antécédent explicite est vivement contesté par Sanford & Garrod (1981, *cf.* aussi

⁸ Il s'agissait de contrebalancer les effets de répétition qui ont pu faciliter l'interprétation de (1a), en créant dans le même type de contexte des effets de référence indirecte : 1.a. Horace got some beer out of the trunk. *The beer* was warm. (Clark & Haviland, 1977 : 22) 1'b. Horace was especially fond of beer. *The beer* was warm. Les auteurs ne s'expliquent pas sur les modifications apportées à (a). Pour ce qui est de (1'b) nous signalerons simplement que *beer* perd son statut d'entité référentielle.

⁹ Conformément, du reste aux prédictions de Clark & Haviland qui relèvent (1977 : 37) que les *incipit* romanesques *in medias res* référentielles sont particulièrement difficiles à comprendre....

1982,1983), pour qui la résolution des anaphoriques est la plupart du temps aussi facile et rapide dans les cas où l'antécédent est explicitement mentionné (7a-c) que dans ceux où il est, au contraire, implicite (7b-c) :

7. a. Mary put the baby's clothes on.
b. Mary dressed the baby.
c. *The clothes* were made of pink wool. (1981 : 103-104)

Suivant un modèle mentaliste de la compréhension, les données textuelles préactivent des situations-type en mobilisant les connaissances du monde *ad hoc*. L'occurrence d'un verbe comme *to dress* déclenche un mini-scénario auquel sont associés aussi bien des entités, comme ici *clothes*, que des rôles/actants (1981 : 114). Ces entités et ces rôles sont représentés dans le modèle du discours au même titre que ceux qui sont exprimés dans le texte. Ils servent à l'anaphorique d'antécédent « cognitif » et composent avec le co-texte, « un domaine étendu pour la référence » (1981, 1983). L'inférence de relais peut alors n'être plus nécessaire puisque l'antécédent est susceptible d'avoir été inféré par anticipation, *selon un mécanisme antérograde* (ou « dirigé par les concepts »). Plus précisément, le processus de résolution des anaphores appelées par les auteurs *anaphores situationnelles* (1982 : 24) consiste alors à :

- 1) identifier le domaine de référence approprié¹⁰, correspondant à peu près au thème du texte d'occurrence
- 2) utiliser ce domaine de référence pour interpréter le texte subséquent.

Dans ce cas, la compréhension d'une anaphore « associative » ou situationnelle devrait se révéler aussi facile que la compréhension d'une anaphore co-référentielle, à condition toutefois que le lecteur dispose des indications appropriées qui lui permettront de sélectionner les scénarios/situations adaptés. Le répertoire des indices dressés par les auteurs comprend, d'abord, *les intitulés de scénario*. Ils influent sur le

¹⁰ « (...) the reference domain consists of those individuals made explicit plus puis those retrieved from long-term memory as part of the setting for the text, although the latter are only implicit. (1981 : 110) ».

temps de traitement des anaphores situationnelles, comme l'illustrent les manipulations effectuées à partir des énoncés suivants :

Scenario pertinent

8. Apprendre à skier

Il tomba plusieurs fois (*dans la neige*).

Il n'aimait pas du tout skier.

Cible : La neige était froide et mouillée.

Scenario non pertinent

8'. Cross dans la campagne

Il tomba plusieurs fois (*dans la neige*).

Il n'aimait pas du tout courir l'hiver.

Cible : La neige était froide et mouillée.

L'enregistrement des temps de lecture a permis de montrer que la lecture et la compréhension des phrases-cibles contenant une anaphore situationnelle et des phrases contenant une anaphore directe s'effectuent à la même vitesse lorsque le scénario pertinent a été activé par le titre (environ 1300 ms dans tous les cas). Celui-ci active et rend accessible à la référence ultérieure un certain nombre de concepts. Tout se passe comme si l'anaphore « associative » était interprétée directement en référence à l'antécédent cognitif (neige) pré-activé qui joue le même rôle que l'antécédent textuel dans les configurations directes. L'inférence de relais reste cependant indispensable pour interpréter la construction « associative » lorsque le scénario pertinent n'est pas disponible (environ 1500 ms).

Entre autres indices aidant à identifier un scénario, Garrod & Sanford mentionnent par ailleurs les verbes d'actions suffisamment stéréotypés ou les SN désignant des entités dites centrales (1981 : 128) pour une situation donnée. Par exemple, l'activation du scénario « manger au restaurant » sera fonction du nombre et de la pertinence des indices mentionnés de sorte que l'induction contextuelle sera forte en (9), plausible en (10), nulle en (11) :

- 9. The waiter brought the soup. (personnage central et dépendant du scénario + action typique)
- 10. The waiter smoked a cigarette (personnage central et dépendant du scénario + action non typique)
- 11. The soup was put on the table (Sanford & Garrod, 1981 : 128)

A défaut d'induction contextuelle, le lecteur doit s'accommoder des données contextuelles et de ses propres connaissances pour tâcher de reconstruire la situation pertinente.

C'est pour cette raison notamment que la conception de l'anaphore situationnelle développée par Sanford & Garrod renvoie à la conception discursivo-cognitive de l'anaphore associative (Charolles, 1990, 1994a) reconnaissant donc au discours la capacité d'avaliser des associations à caractère inédit ou purement occasionnel. La différence avec les conceptions discursivo-cognitives plus récentes tient toutefois à la nature du processus inférentiel qui peut être rétrograde dans le cadre discursivo-cognitif alors que le traitement de l'anaphore situationnelle est partiellement réalisé par anticipation selon un mécanisme antérograde.

Les configurations « associatives », telles qu'elles sont modélisées par Sanford & Garrod accordent une large part aux instructions *procédurales* véhiculées par les différentes catégories d'expressions référentielles. Les SN définis ont la double capacité de référer à des entités localisées dans le scénario activé aussi bien que dans les connaissances globales qui le sous-tendent ; les pronoms ne renvoient pour leur part qu'aux entités cotextuelles (1981 : 162 *et seq.*). C'est ce qui explique que la référence pronominale à *clothes* dans :

7'. Mary was dressing the baby. **They* were made of pink wool.

est jugée inadmissible (« daliesque »), même si par ailleurs la mention du SN-source *clothes* en (7'') :

7''. Mary was dressing the baby with *clothes*.

est jugée redondante et qualifiée de pléonastique par les auteurs (1983 : 281).

Mais pour être exigeants sur la forme linguistique de l'anaphore situationnelle, les auteurs le sont beaucoup moins, voire pas du tout, sur celle de l'élément-source qui devrait être, en principe, la clé de voûte d'un modèle inférentiel de nature antérograde. Deux points paraissent notamment contradictoires. D'abord, les éléments supposés déclencher

le scénario se caractérisent par leur polymorphisme. Il s'agit soit d'intitulés de scénarios, soit de verbes ou encore de syntagmes nominaux. Il devient donc très difficile de repérer précisément ces éléments et d'analyser si les quelques « déclencheurs » attestés possèdent une efficacité équivalente pour activer un scénario. Le second problème, lié au précédent, tient à un contrôle, qui paraît parfois très aléatoire, des concepts dits efficaces. Certains d'entre eux sont pré-sélectionnés d'une manière qui reste chez les auteurs tout à fait implicite. C'est ainsi que les intitulés des scénarios réfèrent quasiment tous à des entités événementielles (*Au cinéma*, *Au tribunal*, *Apprendre à skier*) ce qui exclut d'office un certain nombre d'éléments situationnels : par exemple, *Au restaurant* a beaucoup moins de chance d'activer *fenêtres/ mobilier* que *Un restaurant*. Bref, il y a là de la matière linguistique susceptible de biaiser les résultats...

1.3. Les antécédents basés sur les scripts

Le modèle proposé par Sanford & Garrod laisse en suspens un certain nombre de questions pourtant cruciales, comme le nombre des entités suffisant à activer un scénario (1981 : 112), l'évaluation de leur impact dans la situation et son identification. Les recherches menées par Walker & Yekovich s'inscrivent dans le cadre des modèles qui prennent les scripts comme unité cognitive, les scripts étant généralement définis comme des schémas qui représentent les connaissances associées à des situations sociales stéréotypées et partagées par les individus d'une culture donnée (Fayol & Monteil, 1989 ; Schank & Abelson, 1977). Ces recherches apportent des éléments de réponse, en examinant notamment celles des données cotextuelles qui se révèlent véritablement efficaces dans le traitement des configurations associatives.

En effet, toutes les connaissances qui se rapportent à un script ne manifestent pas le même degré d'« associativité ». Certaines informations paraissent centrales et très fortement associées aux scripts dans la mesure où leur présence est nécessaire à la réalisation de l'activité dénotée. D'autres informations, dépourvues de ce caractère de nécessité, sont en revanche plus périphériques. Elles peuvent survenir mais leur absence ne nuit pas au bon déroulement du script. C'est ainsi que dans

le script du repas au restaurant, l'objet « table » sera central alors que l'objet « salière » sera considéré comme étant périphérique. Dès lors, on peut supposer que le traitement des expressions référant à telle ou telle type information dépend fortement de cette hiérarchie : les éléments centraux d'un script sont activés automatiquement et restent accessibles en tant qu'antécédent « abstraction faite des caractéristiques exactes du texte » (1987 : 677) tandis que les concepts dits périphériques sont extrêmement tributaires de la forme textuelle et notamment des modalités qui les rattachent –directement ou indirectement– à un antécédent donné. Par exemple dans le texte-prototype (12) utilisé comme base du texte expérimental (13), *table* et *repas* sont considérés comme centraux et *hôtesse* ainsi que *boisson* comme périphériques :

12. Jack and his girlfriend Chris decided to go out to a nice restaurant. They called to make a reservation and then they drove to the restaurant. When they arrived, Jack opened the door and they walked inside. Jack gave his name to *the hostess* at the reservation desk. Since they were a little too early to be seated, they decided to go in the bar *for a drink*. When **their table** was ready, Jack and Chris went into the dining room. They were seated at **a table** near the window. The waiter came over and introduced himself. He gave Jack and Chris their menus. They discussed the menu. Soon they were ready to order. After they ordered, Jack and Chris were served, they ate **their meal** leisurely, savoring every bite. Later, they decided to splurge and have dessert. Jack and Chris ate most of their dessert, but by now they were getting full. It was late, so Jack asked for the check. The service had been good, so they left a big tip for the waiter. They paid the check and got their coats. Jack and Chris walked out of the restaurant and drove home. (1984 : 368)

A partir de (13) :

- 13.a. Bientôt, l'hôtesse les conduisit dans la salle à manger.
référence explicite : b. Elle les installa à une table.
référence implicite : c. Elle les installa
Référence non exprimée : -----
Cible : *La table* était près de la fenêtre.

la table peut référer à un antécédent textuellement établi seulement dans la condition de référence explicite. Dans les deux autres conditions (référence implicite et référence non exprimée), l'antécédent de l'expression définie doit être inféré.

Les résultats obtenus lors de l'enregistrement des temps de lecture de la phrase cible (figure 1) indiquent nettement que la facilité avec laquelle le segment anaphorique peut être compris dépend de la centralité des concepts impliqués dans la relation. La base de connaissance facilite la résolution d'une construction « associative » seulement si elle réfère à des entités centrales dans le script. Autrement dit, l'influence des schémas est observable seulement dans le cas où la relation associative implique des entités fortement liées au « stéréotype » de la situation modélisée.

Figure 1 : Temps moyen de lecture en fonction de la centralité du concept impliqué dans la relation anaphorique et de la structure de surface de cette relation (D'après Walker & Yekovich, 1987).

Les travaux de Walker & Yekovich ouvrent des perspectives importantes. Tout d'abord, il faut souligner que les énoncés qui servent de support aux observations sont, *quantitativement du moins*, relativement proches des énoncés naturels (mais voir *infra*). *La longueur des textes apparaît comme une variable expérimentale non négligeable*, dans la mesure où elle est susceptible non seulement d'influer sur les temps de résolution des configurations associatives mais également de modifier la structure du processus inférentiel. En effet, il est apparu incidem-

ment¹¹ que les processus d'intégration de propositions comportant un item anaphorique était beaucoup moins coûteux avec un contexte substantiel qu'avec des paires de phrases, qui apparemment génèrent un processus de résolution rétrograde¹². Ensuite, le modèle « script-based » de Yekovich & Walker concilie les approches stéréo-lexicale et discursivo-cognitive, « empruntant » à la première les données sémantiques pré-établies, qui se trouvent en quelque sorte transposées et diffusées à proprement parler dans une base d'application discursive, proches de celles qu'exploite la seconde conception. Dès lors, la complémentarité des deux approches ne se pense plus en termes de phases successives de traitement où les inférences rétrogrades (ne) seraient déclenchées (qu') après l'échec des tentatives d'appariement sémantique des éléments non coréférentiels (Charolles, 1994b). C'est, au contraire, le contexte qui par l'entremise de concepts bien déterminés active progressivement des zones dont l'empan et l'intensité varient et se modulent en fonction de la quantité et du degré de stéréotypie des éléments déclencheurs.

Cela étant, ce modèle présente des imperfections, comme la circularité de la définition des concepts centraux et périphériques¹³ car on ignore les critères les discriminant (Yekovich & Walker, 1984 : 365).

¹¹ Il s'agit d'une expérimentation visant à isoler les incidences réelles de la centralité vs périphérie des concepts hors contexte, ce qui a pour effet de ralentir considérablement les temps de décision : les sujets deviennent pour le coup beaucoup plus tributaires de la facture du texte (1987 : 680-684) et « perdent du temps » dans des calculs de cohérence que leur épargnaient les conditions « en contexte ». Même s'il est abusif de comparer des résultats issus de tâches considérablement différentes (la consigne invitait en l'occurrence à décider si la relation entre différents items était ou non sémantique), ces manipulations sur des énoncés « longs » devraient ouvrir des perspectives prometteuses.

¹² « Backward inferencing occurs when an anaphor is read but cannot be reconciled because the antecedent sentence does not provide enough contextual information, as in the No-referent condition. Backward inferencing involves a back-tracking search through memory from the anaphoric node to some other which can act as an inferential bridge between the anaphor and information in the antecedent sentence. The completion of this backward inference process takes time and is thus the reason that No-referent condition pairs takes longer to integrate. », 1987 : 682).

¹³ Plus un concept sera induit ou réinstancié dans le cotexte, comme c'est le cas dans les expérimentations commentées, plus il a effectivement de chances d'accéder à la centralité et à la saillance.

De plus, la hiérarchie censée ordonner les concepts dépendant du script reste trop rudimentaire pour être réellement opérante.

Par ailleurs, l'expression linguistique du matériel expérimental souffre d'un certain laxisme. La figure (1) montre par exemple que le temps de lecture de la phrase-cible dans la condition « non exprimée » est sensiblement égal à celui des énoncés où l'antécédent est exprimé directement et à ceux où il l'est indirectement lorsque la référence porte sur un concept central. Or, vu que, dans cette condition, les sujets apparaissent directement (a) et (d), sans avoir à traiter de proposition intermédiaire, *la durée du processus devrait être en réalité plus longue*, comme cela se produit avec les concepts périphériques. Deux raisons d'ordre linguistique entrent en compte. La première est que la configuration associative *la salle à manger.... la table* est peu naturelle, donnant à entendre que le restaurant en question ne comprend qu'une table unique¹⁴. La seconde tient au fait que le cas locatif induit par *installer* est tellement prédictible que l'activation de *table* doit être extrêmement rapide, aussi bien dans les conditions d'explicitation que d'implication de l'item.

Enfin, dans la mesure où ils se fondent essentiellement sur des données lexicales, si hiérarchisées et connexes soient-elles, les scripts de Yekovich & Walker sont aveugles, semble-t-il, aux délimitations spatio-temporelles dégagées par Garrod et Sanford (*cf. infra* 2.1.) ou aux subdivisions épisodiques qui les structurent (*cf.* Fayol & Monteil, 1988). Pour terminer, il convient de nuancer les résultats de conditions expérimentales très proches des réalisations naturelles des textes. Cette « homologie » est très superficielle dans la mesure où elle tient exclusivement au critère de longueur, à la quantité de texte traitée par les sujets. D'un point de vue qualitatif, les scripts élaborés par les auteurs restent artificiels en raison de leur sur-calibrage lexical et événementiel/séquentiel. Or, dans les textes naturels, les scripts ne sont pour ainsi dire jamais développés de manière aussi extensive et sont loin d'être aussi proprement agencés que dans les énoncés donnés ici en exem-

¹⁴ Une suite telle que *la salle à manger... une table* est plus correcte, comme l'expliquent dans ce volume Charolles et Choï.

ple¹⁵. Partant, on peut se demander dans quelle mesure le modèle d'interprétation proposé par les auteurs peut s'appliquer à des énoncés naturels, qui sont tendanciellement plus proches des constructions lacunaires et dépourvues de la familiarité induite par les scripts que dénoncent Yekovich & Walker à propos des paires d'énoncés décontextualisées.

2. Des paramètres linguistiques inédits qui influent sur les configurations associatives

Les recherches en psychologie ont cependant abouti à des résultats d'autant plus intéressants qu'ils ouvrent aux linguistes des perspectives prometteuses étant donné les paramètres supplémentaires qui s'ajoutent aux contraintes linguistiques -déjà nombreuses- régissant les configurations associatives.

2.1. La sensibilité de l'anaphore associative aux domaines spatio-temporels

Garrod & Sanford ont montré que l'influence des schémas de connaissances est restreinte au cadre spatio-temporel qui leur est propre et que la résolution des anaphoriques associatifs est tributaire du scénario de leur occurrence, qui se trouve porté à l'avant-plan discursif. Par exemple, le texte (14) présenté ci-dessous, active un seul scénario, « habiller le bébé », qui va servir de domaine de référence à l'interprétation de *les vêtements*.

14. Scénario maintenu

Contexte

Antécédent exprimé : Marie mettait ses vêtements au bébé.

Elle avait toujours des difficultés à faire cela.

Antécédent non exprimé : Marie habillait bébé.

Elle avait toujours des difficultés à faire cela.

¹⁵ Le cas échéant, le développement séquence après séquence d'un script fait ressortir d'autant les écarts ou déraillements susceptibles d'en entraver le déroulement ou sert à des fins « stylistico-littéraires » qui appuient les idées de quotidienneté, banalité, vacuité existentielle, etc.

<i>Référence :</i>	
Dépendante du scénario	Les vêtements étaient en laine rose.
Au personnage principal	Ensuite, Marie emmena bébé au jardin d'enfants.
15. Changement de scénario	
<i>Contexte :</i>	
Antécédent exprimé	Marie mettait ses vêtements au bébé. <i>Quand elle eût terminé elle alla faire des courses.</i>
Antécédent non exprimé	Marie habillait bébé. Quand elle eût terminé elle alla faire des courses.
<i>Référence :</i>	
Dépendante du scénario	Les vêtements étaient en laine rose.
Au personnage principal	Ensuite, Marie emmena bébé au jardin d'enfants.

Dans (15) en revanche, le premier scénario se trouve désactivé, relégué à l'arrière-plan discursif en raison des marques linguistiques (*Quand elle eut terminé...*) qui en signalent la clôture. Il se trouve alors supplanté par un second scénario « faire des courses », qui devient le topique focal et fait écran aux expressions référant à des entités dépendantes du scénario antérieur. De là découlent les écarts importants dans le traitement des cibles anaphoriques (figure 2).

Figure 2 : Temps moyen passé à lire la phrase-cible en fonction de la configuration anaphorique et des limites spatio-temporelles (D'après Garrod & Sanford, 1983)

Les scénarios sont, avant tout, délimités cognitivement : la durée moyenne d'un scénario, la nature, le nombre et la localisation des entités qui en dépendent sont conventionnellement pré-établies¹⁶. Mais, le cas échéant, ils peuvent être « bornés » explicitement par des indicateurs linguistiques plus ou moins spécialisés (*après cela, plus tard, à quelques mètres...*)¹⁷. Toujours est-il que, passé un certain seuil spatio-temporel¹⁸, la désactivation du scénario entraîne celle de entités qui lui sont associées, au point de les rendre non anaphorisables ou très difficilement accessibles comme antécédent d'un SN défini associatif. Par exemple, dans (16) qui illustre l'impact des changements temporels, les propositions (d) et (d') introduisent des intervalles temporels tantôt minimales (d' : *10 mn plus tard*), tantôt conséquents (d : *7 heures plus tard*) :

16. Au cinéma (titre)
- a) Jenny trouvait le film ennuyeux.
 - b) **Le projectionniste** devait changer la bobine.(personnage dépendant du scénario)
 - c) C'était en principe un classique du muet.
 - d) 7 heures plus tard.
- } le film était oublié
- d') 10 mn plus tard.
 - e) Elle s'était endormie
 - e') Il s'était endormi (Anderson, Garrod & Sanford, 1983 : 430-433 ; Garrod & Sanford, 1983 : 286-290 ; 1988 : 525)

Les handicaps desservant ordinairement les personnages dits « dépendants du scénario » (désormais PDS), comme ici *le projectionniste*, sont accrus par le changement situationnel temporel indiqué par (d) qui en diminue l'accessibilité « cognitive ». Cela se traduit par le fait que la résolution, évaluée en temps de lecture, des anaphores pronominales en (e) et (e') manifeste un écart qui va du simple au

¹⁶ « (...) many stereotypic situations seems to have time or space boundaries associated with them (...) », Garrod & Sanford, 1983 : 283.

¹⁷ Cf. Charolles, « *Les domaines discursifs* », document de travail ; Fauconnier, 1984 ; Ujma, 1994.

¹⁸ Pour le détail, cf. les estimations chiffrées de Anderson, Garrod & Sanford, 1983 : 231.

quadruple pour les changements de scénario, et ce, toujours, au détriment du DPS. (Garrod & Sanford, 1983 : 289).

Dans cette optique, la multiplication des cadres devrait, en toute bonne logique, perturber les configurations associatives. Il en va ainsi dans (17) :

17. a) Peter decided to go to the cinema.
 b) He was shown on his seat, a good one, and enjoyed the film.
 c) Later he had a meal, and went home to work.
 d) He couldn't concentrate on the work, so he watched TV.
 e) The lady newscaster reminded him of *the usherette*.

où, expliquent Sanford & Garrod¹⁹, « même dans les cas où la mention de scénarios est relativement récente, la référence par le biais d'un simple NP à une entité implicite par ces scénarios devient rapidement maladroite. » C'est ainsi que *the usherette* apparaît « décidément gênante, bien qu'elle puisse être résolue » (*op.cit.* : 168) au point que les auteurs lui préfèrent la description définie complète *the usherette at the cinema*²⁰, beaucoup plus acceptable selon eux.

Or, il est inutile, à notre avis, de recourir à une telle formulation pour faire comprendre que l'ouvreuse en question est bien celle qu'implique le scénario « aller au cinéma ». Les mentions successives des trois cadres qui s'interposent entre (a) et (e), respectivement le restaurant –cadre plausible du repas mentionné en (c)–, la maison où travaille le personnage et le programme suivi à la TV ne condamnent pas l'accès à la source de l'anaphorique *the usherette*. Est-ce dû à la relative proximité des éléments associés ? Au fait que le scénario de la séance de cinéma a été mentionné en premier lieu et/ou qu'il occupe les 2/5ième du texte ? Aux modalités suivantes lesquelles sont instanciés les différents scénarios : le restaurant n'est qu'inférable quand *cinema* et *home* sont expressément mentionnés ? Dans quelle mesure la nature « réelle » vs fictionnelle du cadre interfère-t-elle ? Car le domaine « télévisuel » ne désactive pas plus le personnage de l'ouvreuse qu'il

¹⁹ Ces suggestions (cf. aussi Garrod & Sanford, 1983 : 283) n'ont pas été validées expérimentalement, à notre connaissance tout du moins.

²⁰ ou encore *l'ouvreuse du cinéma dans lequel John était allé* que proposent les auteurs.

n'installe convenablement celui de la présentatrice²¹. Ces questions montrent qu'il faudrait définir la nature des contraintes imposées effectivement par les scénarios/ cadres discursifs et susceptibles de bloquer la relation associative. Certains de ces points ont fait l'objet de traitements linguistiques ponctuels avec des retentissements sur les configurations associatives²², mais la délimitation précise des domaines spatio-temporels et leurs incidences psychologiques mériteraient en soi une étude plus approfondie.

2.2. Un ancrage *de fait* pour les SN définis ?

En dernier ressort, c'est à dire en l'absence d'unités cotextuelles congruentes, c'est l'élément le plus manifestement saillant d'un contexte, en l'occurrence le « sujet thématique du récit » (ou référent saillant), qui sert de point d'ancrage aux SN définis. C'est ainsi que dans (18) :

18. Lunch at the cafeteria
 a) Alistair hung up his coat and picked a tray.
 b) The waitress smiled as she poured the coffee.
 c) *The atmosphere was hot and sticky....*

 He took
 d) the cup
 She offered
 e) He/She mopped his/her brow (phrase-cible)

la proposition initiée par *the atmosphere* se rattacherait, d'après Garrod & Sanford (1988 : 529 *et seq.*) au personnage de *Alistair*, au terme d'une « attributional inference » et serait interprétée comme un *psycho-*

²¹ En raison du nombre de pas inférentiels qui s'interposent entre *TV* et la *présentatrice* (via le journal *TV*, entre autres) et en français aux temps : *la présentatrice lui rappelait* passe beaucoup mieux que *la présentatrice lui rappela*. Sur la valeur méronomique de l'imparfait, cf. Berthonneau & Kleiber, 1993.

²² A propos notamment de la détermination de l'antécédent des référents associatifs dans les cas d'ambiguïté illustrés à l'aide de référence à des cadres spatiaux, comme *la salle de bal* et *la cuisine* dans : *Je suis passé de la salle de bal dans la cuisine. Le plafond était très haut.* (Wilson, 1989) ; Sur cet exemple, cf. les discussions de Charolles (1994b) et Kleiber (1992a).

logical atmosphere statement, autrement dit comme un compte-rendu de perception ou de « subjective judgement ».

Même si *the atmosphere* exprime un effet d'associativité (Charolles, 1990) et non pas une relation associative à proprement parler²³, son comportement est remarquable à maints égards. D'abord parce que ce type de SN se trouve intégré préférentiellement²⁴ dans un cadre « perceptuel » associé au personnage proéminent de la narration, abstraction faite, semble-t-il, du cadre spatial pourtant disponible, paraphrasable en l'occurrence par « l'atmosphère de la cafétéria » et des personnages secondaires mentionnés dans l'intervalle. Ensuite, parce que le traitement des *psychological atmosphere statements* s'effectue apparemment à moindre coût : la lecture de la phrase-cible dans (18) nécessite 1379 ms en présence de (c) et 1650 ms en son absence²⁵. Trois conclusions découlent de ces observations. Premièrement, les SN définis « flottants », induisant les effets associatifs évoqués plus haut, s'ancrent, *cognitivement au moins*, à un élément cotextuel, en vertu de liens qui se nouent *au-delà des associations conventionnelles*²⁶ mais aussi *en deça du discours*. En ce sens, il y aurait certaines *entités discursives parfaitement prédictibles* qui serviraient à amarrer ce type de SN définis. Enfin, le point assez inédit à retenir est que les SN définis, peu ou prou associatifs, indicieraient dans un texte donné *un point de vue et/ou une source d'information, d'évidentialité* (De Mulder, 1994) dont il faudrait expliciter et affiner les tenants et les aboutissants.

²³ Sur ce point, cf. le débat entre Charolles (1990) et Kleiber (1992b).

²⁴ Les résultats sont cependant très certainement induits par le type de tâche demandé aux sujets : il s'agit de répondre à des questions fermées qui présupposent qu'un personnage ressent des impressions. Les sujets n'ont donc pas la possibilité de s'exprimer sur le cadre spatial.

²⁵ Là encore il faut se demander si le ralentissement du temps de lecture constaté dans le second cas n'est pas dû au fait que les sujets essaient de rétablir la cohérence du texte en recherchant notamment une cause plausible à (c) (cf. Charolles, à par. a).

²⁶ Ce qui remet quelque peu en cause les effets de scénario signalés par les mêmes auteurs.

3. Inférences antérogrades ou inférences rétrogrades ?

Quel est en définitive le sens des inférences mises en jeu dans l'interprétation des anaphores associatives ? Quand et comment les connaissances antérieures des individus interviennent-elles ?

Des recherches psycholinguistiques présentées, il ressort de manière récurrente que chaque fois qu'une anaphore associative est lue et comprise aussi facilement qu'une anaphore co-référentielle, la relation associative porte sur des entités fortement liées au stéréotype de la situation. A l'inverse, chaque fois que les configurations associatives demandent des traitements supplémentaires, elles font référence à des objets moins stéréotypés (Haviland & Clark 1974, Walker & Yekovich 1987). On pourrait alors conclure, avec Garnham et Oakhill (1988) que les individus « infèrent et introduisent des éléments nouveaux dans le modèle mental seulement quand ils y sont contraints. Les inférences qui ne sont pas pré-stockées en mémoire sémantique sont effectuées seulement quand cela est nécessaire pour la compréhension et non par anticipation. »

3.1. Indicateurs comportementaux et hypothèses de fonctionnement

Cette conclusion laisse cependant posée la question des modalités d'intervention des bases de connaissances. S'il est indiscutable que les représentations cognitives sont sollicitées pour résoudre les constructions associatives, rien ne permet réellement de savoir comment et à quel moment elles interviennent. En effet, il est devenu classique en psycholinguistique de décrire l'interprétation des relations anaphoriques selon un modèle en trois phases. L'occurrence d'un segment anaphorique déclenche d'abord une *recherche* en mémoire (ou dans le texte) du (ou des) antécédent(s) potentiel(s). L'antécédent pertinent est ensuite *sélectionné*. Enfin, l'information contenue dans la proposition anaphorique est connectée, ou *intégrée* à celle qui inclut l'antécédent dans la représentation du texte déjà construite.

Ce modèle, directement inspiré de la théorie de la référence proposée par Haviland & Clark, suppose différentes étapes, donc la mise en œuvre de processus et de niveaux de traitement différents chaque fois

qu'un individu est engagé dans la compréhension d'une expression référentielle.

Les recherches décrites ci-dessus ont la particularité d'avoir toutes utilisé le même indicateur, à savoir *l'enregistrement des vitesses de lecture et de compréhension de la « phrase anaphorique »*. Il s'agit d'un indicateur global qui permet de mesurer la facilité relative de la compréhension des anaphores « associatives » par rapport aux autres types d'anaphores mais qui ne permet pas de savoir exactement quels les processus et quels niveaux de traitement sont facilités (ou compliqués) par l'une ou l'autre construction anaphorique.

D'autres recherches²⁷ ont utilisé des indicateurs plus analytiques pour évaluer l'accessibilité relative des antécédents. Ces travaux se sont essentiellement attachés à étudier le cours temporel de la recherche et de la sélection des antécédents. Schématiquement, la méthode utilisée est la suivante : on fait lire des phrases ou des paragraphes courts. La dernière proposition contient une anaphore. En différents points, la lecture de cette dernière proposition est interrompue et un mot-test (en l'occurrence le (ou les) antécédent(s) potentiel(s) et divers items servant de contrôle) est présenté. On mesure le temps nécessaire pour décider si le mot-test appartient ou non au texte lu (ie latence de reconnaissance). Dans l'hypothèse sous-jacente à l'utilisation de cet indicateur, on suppose qu'une entité active en mémoire est plus accessible, donc plus facile à reconnaître. La latence de reconnaissance du mot correspondant donne par conséquent une indication du degré d'activation des entités aux différents moments de l'interprétation. Par exemple, Mc Koon & Ratcliff (1980) et Dell, Mc Koon et Ratcliff (1983) ont utilisé des textes tels que (19) :

19. Contexte :

Un voleur examinait le garage construit en retrait de la rue.

Plusieurs bouteilles de lait étaient empilées au bord du trottoir.

La banquière et son mari étaient en vacances.

²⁷ Toutes ces recherches ont travaillé à partir d'anaphores co-référentielles qu'elles soient nominales définies (cf. *supra*) ou encore pronominales comme dans *Jean et Marie sont entrés dans l'épicerie et Jean/il a acheté un litre de lait* (Chang 1980).

Cible :

- a. Le criminel s'éloigna discrètement du réverbère.
- b.(contrôle) Un chat s'éloigna discrètement du réverbère.

Mots-tests :

antécédent : voleur
compagnon propositionnel : garage
contrôle : bouteille, avion

Les latences de reconnaissance sont mesurées juste avant la lecture de l'expression définie (*le criminel*), tout de suite après et plus tard dans la phrase, à des intervalles qui varient selon les études.

Les résultats démontrent unanimement que la première étape du traitement, la recherche des antécédents, est largement indépendante du contexte sémantique et pragmatique. En effet, on observe les phénomènes suivants :

– *Avant la lecture de l'anaphore*, l'activation des antécédents potentiels ne diffère pas de celle des mots de contrôle appartenant ou non au texte. Autrement dit, avant la lecture du segment anaphorique, l'antécédent n'est pas plus accessible en mémoire que les autres entités dénotées dans le texte.

– *Après la lecture de l'anaphore* et pendant une plage temporelle variable mais qui excède rarement la demi-seconde, on observe une facilitation de la réponse pour l'antécédent et ses « compagnons » (autres entités candidates à la référence ou appartenant à la même proposition que l'antécédent). La recherche de l'antécédent ne semble donc pas sélective d'emblée. Elle procède plutôt en renforçant l'activation des entités compatibles avec les propriétés générales de l'anaphore (caractère animé ou non, de genre masculin ou féminin etc., dans le cas d'une anaphore pronominale par exemple).

– *Passé ce délai, seul l'antécédent reste activé et les autres entités sont inhibées*. L'antécédent a été sélectionné et l'anaphore peut être intégrée. La rapidité de la recherche et de la sélection dépend de la précision lexicale de l'expression référentielle employée en seconde mention (Gernsbacher 1989, Mac Donald & Mac Whinney 1990). Une redénomination (celle d'un nom propre par exemple) permet une sélection immédiate alors qu'une anaphore nominale indirecte ou pronominale conduit à l'observation d'une sélection différée par rapport au point de lecture de l'anaphore.

Cet autre ensemble de recherches incite donc à concevoir l'interprétation des reprises anaphoriques comme *un processus rétrograde*, déclenché lors de la lecture de l'anaphore et indépendant de son contexte d'occurrence, du moins dans sa première phase. Ce n'est qu'au cours des étapes de sélection et d'intégration que les spécifications contextuelles prennent toute leur importance. Ces résultats ont été obtenus à partir d'énoncés peu inducteurs (phrases isolées) et non à partir des textes « longs » et thématiquement bien délimités utilisés dans les recherches portant sur l'influence des schémas de connaissances.

3.2. Les anticipations contextuelles : traitement automatique ou traitement stratégique ?

Il reste donc à savoir quelle est l'accessibilité des entités centrales dans les scripts, et plus généralement des entités focalisées par les schémas de connaissances, immédiatement avant la lecture d'une anaphore. L'absence de données empiriques interdit bien entendu toute conclusion et l'état actuel des recherches psycholinguistiques permet seulement de formuler quelques hypothèses. Suivant l'une d'elles, les éléments fortement associés au stéréotype d'un schéma de connaissance sont *automatiquement* activés avec celui-ci et ils sont donc accessibles pour une référence ultérieure (Garrod & Sanford 1983, Walker & Yekovich 1987). Les recherches futures devront préciser ce point et déterminer si cette pré-activation précoce joue un rôle dès l'initialisation du processus du traitement des références. Dans l'affirmative, on disposerait d'un argument très puissant en faveur des conceptions interactives de la compréhension alors qu'une réponse négative renforcerait l'idée d'un traitement plus sériel dont l'étape initiale est autonome par rapport aux représentations cognitives de haut niveau (modèle mental ou modèle de la situation selon la terminologie de Johnson-Laird (1983) et de Van Dijk & Kintsch (1983).

Par ailleurs, s'il est incontestable que les anticipations contextuelles représentent un aspect crucial de la compréhension, il convient de s'interroger sur la nature de ce processus. On qualifie en réalité souvent d'inférence, les mécanismes d'anticipation, tout comme on qualifie d'inférence le processus qui mène à la détermination *a posteriori* d'un

antécédent plausible lorsque la surface textuelle est lacunaire. De toute évidence, il s'agit de deux processus très différents que les qualificatifs « antérograde » ou « rétrograde » ne suffisent pas à distinguer. En effet, l'inférence de relais (ou processus secondaire, Sanford & Garrod 1981, Garrod & Sanford 1983) est un processus stratégique, « contrôlé » qui relaie les mécanismes automatiques (processus primaires) mis en défaut. L'inférence de relais, rétrograde par nature, pallie donc l'insuffisance des automatismes de la compréhension lorsque l'individu achoppe sur une difficulté d'interprétation.

Les mécanismes d'anticipation contextuelle décrits plus haut peuvent-ils être, au même titre, qualifiés d'inférentiels ? Autrement dit, s'agit-il également de processus de traitement intentionnels visant à établir explicitement et proactivement des hypothèses sur la suite probable du discours ? La réponse semble négative, ce qu'étaient deux catégories d'arguments. Tout d'abord, de nombreuses recherches ont montré que des prédictions de ce type sont très rarement effectuées durant la compréhension (Alba et Hasher 1983, Duffy 1986, Duffy, Shinjo et Myers 1990, Mac Koon et Ratcliff 1986, Seifert, Abelson, Mac Koon et Ratcliff 1986, Singer et Ferreira 1983). Elles ne surviennent, le cas échéant, que dans des contextes très spécifiques (Sanford 1985) et de manière stratégique en réponse à des inductions très fortes (insertion dans le texte d'une question indirecte par exemple, O'Brien, Schank, Myers et Rayner 1988). Ainsi, dans des conditions normales de compréhension, les individus n'infèrent-ils pas explicitement et intentionnellement des éléments d'informations additionnels susceptibles de faciliter l'interprétation de la suite d'un discours. Selon les termes de l'hypothèse minimaliste proposée par Mac Koon & Ratcliff (1986, 1992), les seules inférences effectuées systématiquement pendant la compréhension sont des inférences automatiques : celles qui sont nécessaires à l'établissement de la cohérence locale et celles qui se fondent sur de l'information explicitée ou sur des connaissances générales aisément accessibles. Le second argument provient de résultats montrant que la facilitation contextuelle du traitement des expressions définies indirectes n'est effective que si le contexte est fortement prédictif. En outre, le traitement d'un nouveau référent n'est pas facilité

par l'induction contextuelle, même forte (Garrod, O'Brien, Morris et Rayner 1990).

Comment donc caractériser les anticipations contextuelles mises en évidence par les travaux relatifs à l'influence des schémas ? Plutôt que de les conceptualiser en termes d'inférences antérogrades, il semble plus judicieux de considérer qu'elles résultent de l'action du principe d'activation/inhibition. Ce mécanisme automatique permet de rendre compte du fait que nos connaissances antérieures sont mises à contribution dans l'interprétation de tout énoncé. Dans cette perspective, le contexte contribue à activer en mémoire des entités et propriétés pertinentes en même temps que les entités et propriétés non pertinentes sont désactivées. En présence d'un contexte très prédictif, il est alors tout à fait possible de penser que certaines entités seront suffisamment activées pour jouer le rôle d'antécédent cognitif et faciliter ainsi la connexion « rétrograde » d'une anaphore, associative ou non, à son antécédent. Les anticipations contextuelles à l'œuvre dans le traitement de certaines constructions associatives procèdent donc plus probablement d'un mécanisme passif de définition contextuelle du référent (Garrod *et al.* 1990), autrement dit d'un mécanisme inférentiel automatique et minimal (Mac Koon et Ratcliff 1986, 1992), plutôt que d'un processus inférentiel au sens strict, isomorphe et de sens inverse à celui de l'inférence rétrograde.

La distinction claire entre les deux catégories de mécanismes est primordiale si l'on veut parvenir à une modélisation fonctionnelle précise de l'interprétation des constructions anaphoriques. Dans le cas de l'anaphore associative en particulier, les facilitations contextuelles mises en évidence dans certaines recherches ne permettent pas de conclure à la nature antérograde du processus de traitement. Il reste pour cela à montrer que l'antécédent « cognitif » est accessible avant la lecture de l'anaphore et que cette plus grande accessibilité joue un rôle dès l'initialisation du traitement de la référence.